

# Le libertaire

hebdomadaire

Les anarchistes veulent instaurer un milieu social qui assure à chaque individu le maximum de bien-être et de liberté adéquat à chaque époque.

## ABONNEMENTS POUR LA FRANCE

Un an. . . . .	6 fr.
Six mois. . . . .	3 fr.
Trois mois. . . . .	1 fr. 50

ADMINISTRATION ET RÉDACTION  
PARIS — 15, RUE D'ORSÉL, 15 — PARIS

Adresser tout ce qui concerne le journal  
à l'Administrateur

## ABONNEMENTS POUR L'EXTÉRIEUR

Un an. . . . .	8 fr.
Six mois. . . . .	4 fr.
Trois mois. . . . .	2 fr.

## CHEZ LES CHAOUCHS

Ce fut un naïf et un imbécile, ce chaouch du pénitencier de Douéra qui, rencontré dans un restaurant d'Alger, m'invita lui-même à venir à Douéra.

Nous fîmes la route ensemble, et tant que dura le voyage, il parla abondamment de ce qui nous tient tant à cœur.

Je feignais d'entendre d'une oreille distraite, rompant les chiens, gaffant, quand il le fallait et affectant la plus profonde ignorance de Biribi et de ses crimes.

Mais l'écoutais avidement, enregistrant dans ma mémoire tout ce qu'il me disait de Roussel, de ses malheureux compagnons, de la vie du bagne, et de la mentalité des bourreaux de la Justice Militaire.

Et puisque ma rencontre, et mes confidences lui ont valu une série de désagréments, de la part des autorités supérieures, que ce soit pour lui un enseignement.

Qu'il sache qu'il sera seul, tenu à l'écart, aussi longtemps qu'il restera dans ce poste hâtif et méprisable ; qu'il sache qu'il doit vivre, sans un ami, sans autre confident que ses collègues de bagne !

Aussi seul parmi les hommes libres, qui le mépriseront et le fuieront, que parmi les femmes qui continueront à avoir pour lui cette répugnance dont il a déjà souffert.

Qu'il se souvienne qu'il est tombé au dernier degré de la servitude en acceptant de torturer ses frères pour une plus haute paie. En acceptant d'être un garde de la chourme, un serviteur de bourreau, un valet de charnier, en un mot, un chaouch de l'Armée Française.

Ecoutez sa conversation. L'inconscience s'y étale insollement et la mentalité des sergents de pénitenciers s'y montre sous son jour crû.

Sur la diligence de Douéra qui part de la place de la Pêcherie à 4 heures, nous n'étions que trois hommes, y compris le conducteur. Le reste de la voiture était occupé par des femmes européennes, ouvrières ou petites bourgeois de Dely-Ibrahim, Bab-Hassan ou Douéra.

Au départ, j'offris à quelques voyageuses qui occupaient avec nous les banquettes de l'avant, de placer leurs bagages dans les filets. Mes avances furent reçues avec une froideur que je ne m'expliquais pas.

Je compris bientôt que je portais ma part du mépris qui pèse sur les vales de la Justice Militaire. Et ce ne fut pas la moins pénible des sensations de ce voyage que de sentir ce regard des femmes et des jeunes filles peser sur moi comme un reproche : « Comment, toi aussi, qui es dans la vie civile, tu partages l'ignominie de ce bourreau militaire ! »

Le sergent feignait de ne pas s'en apercevoir ; mais il se vengea cruellement avant peu.

Assis près de moi, il parlait à mi-voix, mais ses paroles pénétraient dans le coupé de la voiture et rien n'était perdu pour les voyageuses qui s'y trouvaient.

Il parlait à femmes v. C'était la seule chose qui l'intéressait, car il ne buvait pas.

« A Douéra, me dit-il, rien à faire avec les femmes. Toutes les jeunes filles du pays se tiennent. Les familles sont fermées et quand on veut s'amuser, faut venir à Alger. Elles font leurs bégueules et pourtant si on disait tout ce qu'on sait... »

« Tenez, vous voyez la jeune fille sur la banquette de droite... celle qui est en face de sa mère... Toute jeune, jolie... à peine 17 ans... Eh bien ! nous l'appelons la môme au pègre ! » Je feignis de ne pas comprendre.

« Au pègre, oui, au bagnard, quoi... un type du pénitencier, un disciplinaire... »

Figurez-vous qu'elle est tombée amoureuse d'un de ces types-là. Faut-il en avoir une santé ! Oui un jeune, il avait un peu plus de vingt ans, blond, l'air d'une fille... Il était occupé à des travaux de voirie devant la maison du père de la demoiselle.

« Alors, croyez-vous, elle en est tombée amoureuse et il en avait pour dix ans avant de sortir. Il lui a écrit, elle lui a écrit. Toute une correspondance qu'il gardait sur lui. »

Je frissonnai à la pensée de cette fleur d'amour éclose dans le désert du bagne, à cette joie des vingt ans qui devait illuminer la nuit du malheureux prisonnier. Et quand on a vu les pauvres figures glabres, amaigries et sans âge des forçats, or se rend compte combien devait être puissant l'amour qui emportait le cœur de cette fillette.

Le sergent continua :

« Mais un jour, un de nos mouchards qui sont parmi eux, vint nous dévoiler le pot aux roses. » Il rit.

« Alors, on l'a pincé, et on a voulu lui prendre la correspondance... Ah ! ce qu'il s'est débattu ! Il voulait la garder ! Mais à la fin on l'a eue. Et on l'a lue, la correspondance ! ! »

Je jetai un coup d'œil rapide à l'intérieur du coupé.

La joue empourprée de l'enfant, sa bouche entr'ouverte et ses paupières qui battaient, rapides, me disaient qu'elle entendait tout, la malheureuse.

Le sergent continua :

« C'était suggestif. D'ailleurs, il y a un sergent qui a fait une chanson sur La môme au pègre, il l'a copiée sur une carte postale et l'a envoyée à la mère ! C'est tardant ! ! »

La douleur des deux femmes, dans la voiture, devait être atroce.

Il reprit :

« Elle est pourtant gentille ! Tenez, regardez-la. Ne faites mine de rien, Étien entendu ! »

Je dus tourner la tête. Le regard que je reçus alors me fit encore l'effet d'une brûlure. Ah ! puisse-t-elle recevoir ici, cette inconnue, mon profond et sincère respect pour le plus bel acte de dévouement et d'amour dont j'ai entendu parler.

Forcé, pour arriver à ce que je voulais, d'écouter avec complaisance et approbation le chaouch, je le laissais continuer :

« Ils savent pourtant bien cacher ce qu'ils veulent, les bagnards. Tout, ils se fourrent tout dans le fondement, pour éviter de le faire prendre quand ils sont fouillés. On les met nus comme des vers, on leur passe les doigts dans... la bouche, et... on les fait tousser. On trouve de tout : des pièces de monnaie, du tabac, des briques... Il y en avait même un qui avait pu dissimuler longtemps un cou-teau !

« Mais un de nos mouchards est venu nous le dire et il a été pincé sérieusement celui-là... Pensez donc, un cou-teau... entre les mains d'un de ces types-là, c'est la mort pour l'un de nous... Les briquets, nous les leur laissons. D'ailleurs, à quoi bon, ils en fabriqueraient un autre le lendemain. Imaginez deux petits morceaux de bois comme deux petits bouts de crayons s'emboitant l'un dans l'autre. Dans l'un ils enfoncent un peu de linge à demi-brûlé, un bout de chemise ou de mouchoir ; puis ils placent au milieu un fragment d'épingle ou d'aiguille. Dans l'autre, le plus petit bout de silex trouvé dans la cour leur suffit pour tirer une électricité qui allume l'amadou de leur fabrication. Le tout n'atteint pas trois centimètres de long ! E ils le gardent où ils peuvent !... »

C'est à ça que le gouvernement français astreint des êtres humains !

C'est à cette vie diminuée, à cette demi-existence emplie de contraintes et de supplices, prédisposant à tous les

vices, à toutes les tares, qu'une Patrie oblige ses enfants !

Quand on a vu de quoi est capable une République, qui en est réduite, pour se maintenir, à infliger de pareilles tortures au nom de la discipline militaire, on doit dire qu'elle est bien malade et que tous les hommes de cœur doivent travailler à l'achever.

(A suivre) Grandjouan.



## PROGREZ TOUJOURS !

Aux petits des oiseaux Dieu donne la pâture. lorsqu'il ne les laisse pas mourir de faim par la neige, la sécheresse, etc. Quant aux petits des hommes... Prenez cet exemple, entre cent mille :

La misère. — Dans une maison en démolition, 6, rue des Prouvaires, reste encore, faute de ressources pour dénager, la famille Gergonne, composée de sept personnes : le père, la mère et cinq enfants, dont l'aîné a dix ans. La mère, très malade, à la suite du travail excessif qu'elle s'impose pour élever sa petite famille, a été transportée hier à l'Hôtel-Dieu. Le père, sorti il y a huit jours du même hôpital, est incapable de tout travail et va être obligé de s'alterer de nouveau.

Aujourd'hui même, les démolisseurs vont s'attaquer au logement que ces malheureux occupent au quatrième étage de l'immeuble, et ils vont se trouver avec leurs misérables meubles dans la rue. Depuis deux jours, ce sont les habitants de la rue qui subviennent aux besoins de ces pauvres gens, très estimés et dont la situation est épouvantable.

Le plus jeune enfant, Georges, âgé de deux ans, a été envoyé par M. Bureau, commissaire de police du quartier des Halles, à la crèche de l'arrondissement.

Et dire qu'il y a tant de misérables pour dénoncer comme « immorale » la propagande néo-malthusienne.

## LES RAPACES

M. Augagneur, député de Lyon, vient de faire octroyer une pension de huit mille francs sous prétexte « d'infirmités contractées au service du pays ». Ces services, comme on sait, consistent en la fructueuse vice-royauté de Madagascar.

Il y aurait quelque mauvaise grâce, dit l'Eclair, à élérer des doutes sur la réalité des infirmités contractées à Madagascar par l'ancien gouverneur général. Mais la vérité oblige à reconnaître que celui-ci les cache bien. Il les cache d'abord à ses électeurs de Lyon, qui l'ont trouvé assez vigoureux pour être capable de les bien défendre au Parlement, puisqu'ils l'y ont envoyé le 24 avril dernier.

Notez, en outre, que le maximum de la retraite obtenue par les plus hauts fonctionnaires civils, ayant exercé leurs fonctions pendant trente ans, est de six mille francs et que notre homme touchera une retraite comme ancien député, sinon comme ancien ministre, sans préjudice de la première.

M. Augagneur étant socialiste, les travailleurs ne se demanderont pas sans effroi ce que leur coûterait la Sociale, à ce compte.

## COMMANDEUR

Le peintre Darvant, auteur de conventionnelles croûtes, parmi lesquelles : la Revue de Béthune, vient d'obtenir la croix de commandeur.

Voilà qui achèverait de ridiculiser la grotesque institution de la Légion d'honneur, si ce n'était chose faite depuis longtemps.

## LES JUGEURS

. De M. Ch. Morice :

Briere a été condamné. Il n'a pas été jugé.

C'était la première fois que j'assistais à

ce spectacle grandiose et bouffon : une vie que des vivants se disputent, froidement. Un homme vêtu de rouge l'attaque ; un homme vêtu de noir le défend : un peu plus de talent d'un côté ou de l'autre, elle est perdue ou sauve. Oui, la Rouge et la Noire, le Jeu de la Mort et du Hasard... La ne pouvais pas respecter cela ; je ne pouvais pas avoir horreur de cela. Au temps où les juges se croyaient investis de l'infaillibilité divine, ils ne manquaient pas, de moins, à la logique en prononçant des sentences irréparables. Mais que de pauvres êtres, capables de toutes les erreurs, coupables eux-mêmes de mille fautes, supriment impitoyablement l'un de leurs semblables, quand celui-ci nie le crime dont l'accuse, quand le mobile de ce crime reste inconnu, c'est irrationnel, c'est affreux.

Supposez un président impartial (on dit qu'il n'y en a pas...) qui connaît quelqu'un qui connaît quelqu'un qui en connaît un !, supposez des jurés choisis hors de Charles, un accusateur moins acharné, un défenseur plus « présent » — peut-être un coupable qui a été acquitté, car je ne sais si Briere était innocent, mais peut-être un innocent n'eût-il pas été condamné, car personne ne sait si Briere était coupable.

## ET LA REPRISE ?

D'une interview donnée par un chef socialiste, danois, il ressort qu'au Danemark la proportion des ouvriers syndiqués est de 90 pour cent ! Dans certaines corporations, comme celle des typographes, il n'y a plus, à l'heure actuelle, un seul ouvrier non syndiqué.

Le résultat ? Des députés ouvriers, des maires ouvriers, des conseillers ou-

vriers... Un point, c'est tout. L'exploitation patronale est la même qu'ailleurs. La tyrannie gouvernementale tou,

Ah, sacrébleu ! n'y a-t-il pas mieux à faire ? Voilà, en tout cas, un succès syndicaliste qui nous laisse singulièrement froids !

## ATTENDEZ SOUS L'ORME

De l'Aurore :

En attendant que l'arbitrage international nous permette de déposer les armes, les congrès, comme celui de Stockholm préparent le terrain pacifique de l'avenir. La résolution prise hier par le congrès n'est pas sans intérêt. Il s'agit d'un colossal référendum sur la question de la paix armée et du désarmement international progressif, référendum qui serait ouvert simultanément dans toutes les capitales du monde sans exception, à partir de février 1911, et qui se poursuivrait pendant trois années dans toutes les villes. En 1914, les résultats de cette formidable consultation mondiale seraient déposés sur le bureau des congressistes de La Haye. Le bulletin de vote porterait la devise : Paix mondiale. Bonne chance au référendum dont le congrès de Stockholm prend l'initiative !

Quand nous fêcherons la paix avec cette sinistre comédie qui se traduit, après chaque Congrès, par des armements nouveaux ?

## MOT DE LA FIN

Rencontré la mère Bosselot, un pain de quatre livres sous le bras :

— Croirez-vous, v'là le pain qui rauquement... J'ai payé celui-ci dix-sept sous... tout comme M. Fallières.

## LA GREVE DES CHEMINOTS

ses peuvent se produire. Il serait absurde de dire avec M. P. Adam que leur grève ne saurait aboutir « qu'à l'expresse condition d'une alliance formelle avec les cheminots allemands ». La thune quotidienne, un traitement de début uniforme, etc., toutes ces revendications anodines peuvent fort bien aboutir par une grève nationale. Les industriels allemands en profitent momentanément, sans doute, mais quoi, si des considérations de ce genre avaient arrêté les exploitations, ils n'auraient jamais cessé le travail ; nul entraînement à la grève générale ne se ferait possible, encore moins à la grève révolutionnaire internationale.

Mais si l'on a en vue cette dernière, il est vrai que l'adhésion des cheminots allemands, anglais, italiens et espagnols est indispensable. Les intérêts de tous les capitalistes continentaux seraient si terriblement atteints qu'une invasion, bien plus formidable que celle de Brunswick serait décretée, les relations économiques internationales ayant centuplé depuis. Sur ce point on pourrait accuser de trahison le révolutionnaire les socialistes coupables de ne pas des engagements formels de la social-démocratie allemande — sinon, comme fait M. P. Adam, d'antipatriotisme, pour ce qu'ils favorisent le commerce étranger « en ne mettant pas au pied du mur les Bebel, les Wöhren et les Bernstein. »

Le danger dont parle M. P. Adam nous paraît assez bénin, si, au contraire, il n'est question que d'une grève portant sur quelques revendications de salaires. Voyons ses arguments :

C'est une extrême niaiserie, familiale à la C. G. T. et à ses admirateurs, de croire à la possibilité de résoudre isolément les conflits entre le Capital et le Travail. L'économie publique, la vitalité de la nation, par suite des salaires et privilégiés du prolétariat, dépendent, en ce vingtième siècle, des rapports continentaux.

Les

Canaux, rivières, fleuves et routes offrent leurs eaux, leurs pavés à une bataille soudain multipliée, à un roulage d'autant plus actif que les paysans possesseurs de chevaux tireraient de la traction animale un gain subit et prodigieux. En quelques semaines, notre Lorraine, notre Franche-Comté, notre Champagne seraient ravitaillées de charbons, de métaux, de matières premières, etc...

D'autre part, en ces provinces, l'efficacité de la grève serait à demi-compromis. Peu de temps suffirait à l'organisation de ces services provisoires. Industriels et fabricants y continueraient à produire. Un centre de résistance se consoliderait. Seul aurait à souffrir le boutiquier contraint d'acheter plus cher, quoique moins achalandé. Or, cette sorte de citoyens inspire l'opinion publique.

Notre écrivain oublie cependant que pareille grève vaudrait l'arrêt du travail dans la plupart des corporations si toutefois la solidarité de ces dernières ne se manifestait dans le même temps, et dans ce cas, les transports par eau ou autrement ne se feraien pas aussi facilement que nos dirigeants voudraient l'espérer. Il y aurait assez de sans-travail sur les routes de France pour veiller au grain ! Les Compagnies ne tarderaient pas à mettre les pouces : car enfin leurs dividendes sont assez élevés pour supporter le surcroît de dépenses exigées par leurs agents.

Non, le plus grand danger n'est pas là. Il est dans la corporation même, parmi les fonctionnaires syndicaux que les Compagnies vont essayer de souder : il est parmi les faux-frères que, dès maintenant, on tente de mobiliser.

De ceci nous avons vu un exemple dimanche dernier, à la cathédrale de Paris. Là, derrière plus de soixante bannières portant les noms d'autant de villes de France, des centaines de cheminots ont processionnés, au son des orgues et des cantiques, avant de recevoir la bénédiction — et sans doute aussi les instructions archiépiscopales.

Pour parer à ce danger, les militants des chemins de fer ont besoin de redoubler d'ardeur dans leur propagande. Mais cela, ils ne doivent pas l'ignorer. Ils doivent savoir aussi qu'ils ont tout à craindre d'un gouvernement de traitres à la classe ouvrière. Les menaces incluses dans l'interpellation projetée d'un député de la majorité suffiront sans doute à les avertir.

Certes, la grève générale des cheminots, ça n'est pas encore la vraie grève générale, la grève générale expropriatrice. Mais, sait-on jamais ! Une situation révolutionnaire peut fort bien en résulter, et de là à la révolution... C'est pourquoi nous suivrons la grève des cheminots avec un intérêt passionné.

Silvaire.

## Deux beaux Spectacles

Deux foules ont communiqué noblement, dimanche, dans l'enthousiasme et dans l'espérance.

L'une était à Issy, l'autre à la « Ruche ». La première assistait au splendide envol des hardis aviateurs partis à la conquête du ciel ; innombrable et délivrante d'enthousiasme, elle se montrait digne de ce bel effort et de son avenir.

A la « Ruche », cinq mille personnes accourues pour encourager, par leur présence, l'œuvre d'éducation entreprise là, ont manifesté, par leur attitude, combien elles étaient dignes du but poursuivi par toute éducation libertaire. Pareil chiffre de visiteurs étant imprévu, tout fut défaut : sièges, pain, victuailles, boissons, y compris même l'eau ! Pas de « service d'ordre », nul règlement, liberté entière fut laissée à la foule, aussi bien à la Ruche qu'au chemin de fer, au départ comme au retour. Et cependant, malgré cela, — nous disons, nous, grâce à cela, — tout s'est admirablement passé. On s'arrangea comme on put ; beaucoup se passèrent de manger ou à peu près, et ce fut, durant une journée entière, la communion la plus franche dans la libre entente et l'allégresse fraternelle.

Ainsi cette foule signifia qu'elle avait compris le but de la Ruche, et de la meilleure manière possible, en mettant en pratique partie des principes d'éducation libertaire, qui, lorsqu'ils seront partout appliqués, seront la rédemption du genre humain.

Science ! Education ! Que ne peuvent espérer de ces deux formidables outils d'émancipation ? Mais des deux joules dont nous parlons ont applaudi à un double effort, dû, il est bon d'y insister, à l'initiative privée. Que ne donneraient pas, dès aujourd'hui même, la science et l'éducation, si elles étaient entièrement remises, comme toute chose devrait l'être, aux mains de tous !

Les camarades dont l'abonnement est échu sont priés de le renouveler pour éviter des frais de recouvrement.

## RÉPRESSION RÉPUBLICAINE

L'état de siège existant toujours en Argentine, il reste difficile d'obtenir des nouvelles de nos amis, ainsi que du mouvement révolutionnaire et de la réaction qui suivit. C'est pourquoi nous croyons devoir reproduire les passages suivants d'une lettre adressée de Buenos-Aires à la Voix du Peuple :

Il y a aujourd'hui juste six mois que les tyrans de l'Argentine avaient déclaré l'état de siège parce qu'un homme avait tué un des leurs, le colonel Falcon, chef de la police.

Vous devez vous rappeler les brutalités commises par des bandes noires formées par des agents de police habillés en civil, des officiers de l'armée régulière et des élégants de l'aristocratie indienne.

Ces vrais sauvages, qui avaient saccagé et détruit les locaux ouvriers et les ateliers de la Protesta, viennent de répéter ces iniquités.

Le 25 du mois de mai, il y aura cent ans que la République fut proclamée. A cette occasion, le gouvernement avait organisé une exposition et plusieurs fêtes pour commémorer cet anniversaire. Les ouvriers qui travaillaient à la construction de ces hangars se mirent en grève, demandant une augmentation de leurs salaires. D'autres conflits analogues se produisirent.

Il y eut une agitation ; ce fut alors que le gouvernement, voyant que l'exposition ne pourrait pas être inaugurée pour la date signalée, résolut de déclarer l'état de siège dans toute la République.

C'est ce moment que choisirent des officiers (tous anciens Indiens que l'étranger est venu civiliser), des agents de police en civil et quelques aristocrates en souliers vernis et smoking pour entraîner des étudiants, des voyageurs et des malfrateurs à qui, pour cette occasion, on avait ouvert les prisons.

Ils formèrent une colonne, en tête de laquelle marchait une musique militaire, et allèrent saccager, comme il y a six mois, les locaux ouvriers et brûlèrent les ateliers des journaux de la Protesta et de la Battalla, après avoir détruit les machines.

Quand la colonne des sauvages arriva en face de la Vanguardia, nous crûmes, les quelques camarades qui, à ce moment, se trouvaient dans les butées, que la police empêcherait les manifestants de réaliser leurs desseins dévastateurs.

Mais quel fut notre étonnement quand nous vimes la police favoriser l'œuvre des voitures en laissant envahir notre local revolvers en mains.

Dire ce qu'ils ont fait est impossible, la plume est impuissante à décrire l'état dans lequel ils laissèrent les machines.

Tout fut brisé, les caractères d'imprimeries renversés, la librairie volée ; les crapules emportèrent l'argent du coffre-fort ; rien absolument rien ne resta intact. Les dégâts se montent à près de 100.000 francs.

Plusieurs camarades sont en prison ; la terreur règne de nouveau dans ce fameux pays.

Des familles ouvrières entières ont été brutalisées. Dans des quartiers ouvriers, les bandes noires ont saccagé les maisons, frappé des femmes et des enfants.

Voici un léger aperçu des actes de vandalisme commis par les bandes noires sous la protection de la police. (Suit l'enumération de 21 locaux corporatifs détruits par les Vandales.)

D'autres lieux ont été attaqués par ces bandits, mais ils ne sont pas arrivés à détruire les bibliothèques.

Un café situé en face de la place Monserrat fut complètement détruit.

Un Anglais ivre fut massacré pour ne pas avoir saufé le drapeau argentin.

Dans le quartier ouvrier russe, la fripouille, aux cris de : « Vive la patrie ! » frappa les hommes et les enfants, violait les femmes et jetait les meubles à la rue.

Sur la place de Mai, furent brûlés en effigie, comme au temps de l'Inquisition, les militants socialistes Palacios, Dickmann et Karl Marx.

Les étudiants sauvages, quand ils passaient en bande, exigeaient du public le salut du drapeau. Ceux qui ne s'exécutaient pas étaient massacrés ; plus de deux cents cas de ce genre se sont produits.

Les maisons qui ne mettaient pas de drapeaux étaient menacées de destruction.

La librairie de Fueyo a été brûlée, de même la librairie du Parti socialiste.

Plus de huit cents ouvriers sont en prison.

C'est pire qu'en Russie !

Prenant prétexte de ce que le Brésil n'a pas envoyé de représentants pour les fêtes du Centenaire, les étudiants parcoururent les rues en arrachant les drapeaux de ce pays. Ici, nous ne pouvons rien faire ; aucun journal bourgeois ne peut non plus rien dire.

Dans les rues, il est très dangereux de circuler, l'on est exposé à être victime des bandes noires.

Nous avons besoin de secours de toutes sortes.

Nous demandons à Paris, à la France, à toute l'Europe, leurs concours moral et matériel

Nous voulons la libération. Tâchez de nous la faire avoir.

Prévenez tout le monde, prévenez tout le prolétariat que, dans l'Argentine, on ne peut plus vivre.

Que celui qui tient à sa peau ne vienne pas dans ce pays de sauvages.

Notre travail de quatorze années a été détruit.

Au nom de la solidarité internationale, nous vous demandons un sacrifice d'argent pour pouvoir nous défendre et secourir les victimes !

Tout commentaire serait superflu. Ajoutons seulement que la Voix du Peuple se charge de faire parvenir les fonds qui lui seront adressés.

Comme suite à ces faits, mentionnés déjà en partie dans un de nos derniers numéros, notre camarade Grave a reçu quelques nouvelles dont voici l'essentiel :

300 camarades ont été incarcérés, et voilà précisément où je voudrais attirer votre attention. Malgré la loi de ordre social qui équivaut à des menottes et un bâillon, — comme vous pouvez en juger, — malgré cette loi, l'état de siège n'est pas levé ; j'ai tout lieu de croire qu'il se trame une infamie, consistant simplement à ne lever l'état de siège que lorsque l'on se sera débarrassé des camarades en prison en les expédiant à la Terre de Feu, la Sibérie Argentine (on se sauve quelques fois de Sibérie, jamais cela n'est arrivé pour la Terre de Feu).

En même temps que la loi susdite il a été voté une somme de 200,000 piastres pour l'aménagement de pénitentiers modèles, car (c'est le ministre qui parle) les anarchistes ne peuvent être mis en contact avec les criminels de droit commun qu'ils perverissent ! (ceci a été dit à la Chambre.)

La loi fut votée à la suite d'un pétard policier qui éclata au théâtre Colon ; c'était un pétard de feu d'artifice qui malheureusement éclata par terre ; il y eut quelques égratignures sans conséquences ; il fallait quelque chose pour forcer la main aux législateurs et cela a réussi.

Cette loi était dès longtemps préparée, une bombe qui n'éclata pas à l'église de N. D. del Carmen, bombe qui fut frôlée également par la police et cela si évidemment que personne n'y crut ; la réplique fut donnée par celle qui nettoya le chef de police.

De la loi scélérate à laquelle le correspondant des Temps Nouveaux fait allusion, il suffit de lire un article pour être édifié :

Pour l'application des peines pour délits de parole et de presse on procédera par des jugements sommaires. Le rapport de la police figurera en tête de la procédure. Pendant toute la durée du procès, l'accusé sera mis en état d'arrestation. Les juges fédéraux sont compétents pour connaître et appliquer les peines établies par cette loi. Le procès, qui devra être oral, ne pourra durer plus de dix jours.

(Art. 33 de la loi dite de défense sociale votée par le Parlement argentin, presque sans discussion au mois de mai dernier.)

On le voit, d'effroyables coupes sombres se préparent dans les rangs de nos amis, en Argentine. Et d'abord que vont devenir les 300 des nôtres déjà incarcérés ? Devant pareille menace, J. Grave adresse, dans le dernier numéro des Temps Nouveaux, un pressant appel à tous les hommes de cœur.

« A tous ceux qui pensent, dit-il, que pour discuter que soient les idées anarchistes, elles ne mettent cependant pas hors la loi ceux qui les professent, nous demandons de se lever pour protester contre l'ignominie du gouvernement argentin qui, au moment où il commet les attentats les plus effroyables contre la liberté de penser, soudoie les hommes les plus célèbres d'Europe, pour aller donner de l'éclat à un centenaire qu'il a effronté de qualifier de l'« Indépendance. »

Cet appel sera-t-il entendu ?

Les événements nous bousculent. Libération de Rousset, campagne contre Biribi, grèves sans nombre, dont quelques-unes d'un intérêt capital pour notre mouvement, que d'actions nous sollicitent ! Il y a cependant un terrible danger immédiat qui menace nos amis d'Argentine. Il faudrait faire quelque chose ! C'était peut-être l'occasion, lors du passage du représentant de la République d'assassins, le président Saenz Pena, En saluant le misérable comme il convient, le prolétariat français eût pu rendre un

immense service à ses frères persécutés d'outre-Atlantique. Maintenant il est trop tard.

Mais il est encore temps pour empêcher, d'une manière ou d'une autre, qu'aux crimes déjà commis, les gouvernements argentins n'ajoutent de plus grands crimes.

Devant un danger de cet ordre, nos maîtres d'aujourd'hui, les républicains de l'Empire, se seraient armés et auraient lancé un appel aux armes dans tout le pays. Si ce danger avait menacé leurs amis d'un pays étranger, ils leur auraient fait parvenir des armes et des subsides ; ils auraient boycotté le commerce et insulté, dans chaque ville, les représentants officiels des « tyrans » argentins.

N'aurions-nous pas le droit d'en faire autant ?

## AU CHERCHE-MIDI

Nous recevons de la prison militaire du Cherche-Midi la lettre suivante :

Nous sommes ici une centaine à la merci d'un sergent-major nommé Evarard. Grâce à ce chaouch, la prison est devenue un véritable bagne. Jugez-en :

Vendredi dernier 5 août, Evarard fit jeter en cellule cinq hommes n'ayant commis d'autre crime que celui de n'avoir pu accomplir la tâche fixée par le chaouch. L'un des cinq, Landry, du 101e d'infanterie, était malade au point de ne pouvoir se redresser ; souvent, il dut s'arrêter, dans l'impossibilité de travailler, tenaillé qu'il était par la douleur.

Pour le chef, cette maladie, quoique reconnue par le major, n'est qu'« un fameux poil dans la main ». A son entrée en cellule, il lui fit enlever sa paillasse, l'obligeant ainsi à coucher sur le sol nu, et cela avec un morceau de pain sec pour toute nourriture. Le lendemain, 6 août, Landry retourne à la visite : le major le reconnaît encore et lui ordonne de se reposer dans sa cellule.

Vous pensez que sa paillasse lui a été rendue ? Eh bien, non. Il fut encore obligé de s'étendre à terre, cependant que la brute galonnée, le sourire aux lèvres, contemplait par le judas son œuvre et sa victime.

Or, Landry n'est pas le seul malade à qui pareil traitement a été infligé. Un réserviste insoumis nommé Torchon a subi le même traitement.

Voilà qui montre avec quelle facilité les mœurs de Biribi s'acclimatent en France même, si on laisse faire les brutes galonnées. Mais peut-être suffira-t-il d'avertir les chaouchs parisiens que les victimes ont des parents, des amis, qui pourraient les rencontrer dans quelque coin de rue et leur faire sentir, par des arguments bien sentis, toute l'ignominie de leur conduite...

## La Contrainte par corps

La contrainte par corps. — Dernier écho de la campagne antiparlementaire

Le secrétaire du comité antiparlementaire informe les camarades qu'il est actuellement condamné par différents parquets : Pantin, Lillebonne, Châteauroux, etc., pour délits d'affichage et d'impression. Au cours de la campagne il avait reçu une avalanche de citations, de commandements et de convocations venus de tous les points de la France.

Il avait passé bien des matinées chez le commissaire de son quartier pour recevoir les citations des parquets.

Condamné, tantôt pour avoir imprété sur papier blanc (ce que font Jout, Menier, La Scala, la Société de combustibles et un tas d'entreprises de lotissement), tantôt pour n'avoir pas mis de nom et de domicile d'imprimeur (ce qui est faux), il a laissé s'accumuler les jugements, significations, commandements.

Bien résolu à ne pas payer, il attend de pied ferme les huissiers de la plus douce des Patries. Ne possédant rien et habitant chez ses parents, il emmène... à la campagne magistrats et recours.

Aussi, viennent-ils de lui signifier que la contrainte par corps, au tarif d'environ 1 jour de prison par 5 francs d'amende, lui est applicable !

Toujours décidé à ne rien verser, il préviendra les camarades des suites policières qu'entraineront ces menaces. Et il espère que l'agitation contre la contrainte par corps ne s'arrêtera pas après la délivrance d'un journaliste révolutionnaire.

Grandjouan.

## Revenons à l'Internationale

Dans la Guerre Sociale du 3 août dernier, Un-Sans-Patrie se plaignait amèrement de l'impuissance des révolutionnaires vis-à-vis des camarades argentins qui, depuis des mois, nous appellent désespérément à leur secours. « Une fois de plus, écrivait-il, nous faisons la triste expérience que l'Internationale capitaliste est une réalité vivante. tandis que notre Internationale, à nous, l'Internationale ouvrière, sociale ou révolutionnaire n'est malheureusement encore qu'un mot creux et un baluchon pour réunions publiques.

« Quand les militants syndicalistes et révolutionnaires qui sont dans les géo-les de la République Argentine, ou déportés en Terre de Feu — cette Sibérie Argentine — sauront que le président de leur République d'assassins a pu s'exhiber à Paris sans recevoir même le moindre trognon de ch

En présence de ce qui se prépare en Argentine, beaucoup penseront peut-être que l'heure est venue de reprendre cette idée ?

J. COUTURE DE SAINT-SYLVRA.

### PROPOS D'UN PAYSAN

#### De la matière à la vie de l'absurdité au réel

J'avais dit : à toi le crachoir, Barbassou, car je pense que la langue te dérange de me répondre, mais impossible cette semaine d'être au rendez-vous ; je vais donc ajouter à ce que je t'ai déjà dit quelques considérations par lettres. Ça te retardera un peu, mais, ma foi, après cela, tu lèveras tout le paquet d'affilée.

J'ai établi combien étaient peu certains nos moyens d'investigations et peu sûres nos connaissances, bornées à peu près à notre système solaire. Je sais qu'il y a des savants qui prétendent en connaitre bougreusement plus long. Au moyen du spectroscope, ils te diront les éléments chimiques qui entrent dans la composition des astres. Comme analyse, c'est exact ; mais comme synthèse, nous ne sommes guère avancés. Le plus intéressant, ce serait de savoir comment ces éléments sont associés entre eux, car les corps composés ont toujours des propriétés chimiques ou physiques très différentes de celles des composants et même parfois complètement opposées. Ainsi, dernièrement, on nous avait fourni la venette en annonçant que la queue de la comète de Halley contenait du cyanogène, gaz terriblement toxique, composé d'azote et de carbone, deux éléments qui forment la meilleure partie de notre nourriture. D'autres astronomes ont affirmé que dans cette comète il n'y avait pas du tout de cyanogène, mais tout simplement du carbone et de l'oxygène à l'état libre et inoffensif dont le spectre est le même que celui du cyanogène. Tu le vois toi-même, rien de sûr, et pourtant la queue de la comète n'était pas loin de nous, puisque nous l'avons traversée le 19 mai dernier, si les savants ne se sont pas, une fois de plus, fourré le doigt dans l'œil.

Ce qui leur arrive parfois, surtout en fait de comètes. Ces corps étranges semblent échapper à l'attraction newtonienne et subir des influences électriques ou magnétiques, c'est-à-dire plutôt des répulsions que des attractions, comme le témoigne ce fait que leur queue est toujours à l'opposé du soleil. Il est même arrivé à ces visiblissimes éclipses de manquer au rendez-vous et de poser un lambeau aux astronomes.

Le philosophe Kant a raison. Notre cerveau borné ne peut tout comprendre. Sait-on même au juste ce qu'est la matière ?

Pas le moins du monde. Tu sais que la matière ne se conçoit plus comme continue, mais comme une agrégation

de petites particules nommées molécules, divisées elles-mêmes en des myriades d'atomes. Ces molécules seraient séparées par l'éther qui remplirait les espaces intermoléculaires comme les espaces interplanétaires. On ne peut concevoir le vide, c'est-à-dire le néant, qui, s'il existait, serait de suite rempli par des émanations de la matière à l'état de vapeur. Mais si on admet la division de la matière jusqu'à l'atome, pourquoi ne pas l'admettre jusqu'à l'infini, jusqu'à la dématérialisation, comme le fait Gustave Lebon, et comme l'avait fait avant lui le jésuite italien Bosco-wich ?

Ce dernier, en effet, qui vivait au dix-huitième siècle, considérait les parties matérielles divisibles jusqu'à l'infini et il en conclut que ces particules sans dimension se réduisaient à des points de force. La matière n'était en somme qu'une modalité de la force.

Partant de vues un peu différentes, Gustave Lebon arrive à des conclusions identiques : il y a association et dissociation constantes de la matière. Rien ne se crée, tout se perd. Sortie de la force, la matière retourne à la force, en cessant d'être matière. Tu vois comme les sciences physiques arrivent, elles aussi, à des conclusions qui, à première vue, paraissent absurdes.

Nous pouvons donc, sans être taxés de démentie, accepter l'hypothèse d'un univers tiré du néant par la force, c'est-à-dire par Dieu.

Et maintenant, laissons de côté les contradictions qui se trouvent à la base de la physique et aux limites du néant et grimpons aux sommets de la chimie où nous renconfrons la réalité et la vie : je veux parler des essais de synthèse chimique de Berthelot pour la production des êtres vivants. Ce savant prétendait qu'en groupant convenablement et dans certaines conditions de température, de pression, d'électrification quelques corps simples : azote, oxygène, hydrogène, carbone, etc., on arriverait facilement à former des êtres vivants.

Tu vois que le mystère de l'Incarnation est enfoncé. Un enfant né sans père n'a plus rien de miraculeux. Tu vas me dire peut-être que la synthèse chimique ne produira que des organismes très simples, monocellulaires. Qui sait ? Nous sommes encore au premier pas de ces manifestations scientifiques.

Donc, si nous acceptons l'hypothèse de Boscovich sur la constitution de la matière, le merveilleux du christianisme n'a plus rien de choquant pour la raison. Les manifestations miraculeuses ne paraîtront plus que comme des forces modifiées par l'action d'une autre force, que la science un jour arrivera à connaitre.

Restons chrétiens, si nous ne voulons pas que les appétits démesurés nous plongent dans un chaos d'où émergeraient seuls riches et puissants. Ou nous terroriserons les riches par la peur d'un redoutable incenzo, ou bien nous retournerons à l'esclavage antique d'où peu à peu nous avons sortis le christianisme.

Le christianisme n'a rien de spécifique contraire au communisme, ni

à l'anarchie. Son fondateur n'a-t-il pas dit : « Ne dites à personne : Maître, Maitre ! » A Jérusalem, les premiers apôtres ne vivaient-ils pas en commun ?

Il faut, en nous donnant notre pain quotidien, arriver à identifier communisme et christianisme. Là est le salut.

Jacques,  
Pour copie conforme :  
Le Père Barbassou.

### UN DISPARU

*Nous ne verrons plus, dans sa petite échoppe de la vieille rue de la Parcheminerie, notre vieux camarade Constant Maitre, dit le « Père la Purge ». Après un court séjour à l'hôpital, voici qu'il vient de mourir à l'âge de 72 ans.*

Ancien commandeur, il était à la tranchée du fort de Vannes lorsqu'il reçut quelques blessures qui lui abîmèrent le corps pour le reste de sa vie. On l'a connu depuis ce temps qui tapaient là-dessus en négligeant d'autres questions non moins importantes, parce qu'ils voyaient là la base même de la société d'alors.

C'est un de nos meilleurs camarades qui s'en est allé.

### Souscriptions

Pour le Libertaire

Le Levé .....	2 francs
Schlosser .....	1
Un trimardeur .....	0.25
Un groupe de camarades de Roubaix de passage à Paris .....	4.50

Pour le Comité de Défense

Un groupe de terrassiers ; versé par Colneau .....	3
E. Czapack .....	1

## Pourquoi nous sommes révolutionnaires

Les révolutions passées ont donné ce qu'elles pouvaient donner. Elles ne pouvaient pas donner davantage, parce que le peuple était encore imbue de grossiers préjugés dont il s'est débarrassé depuis, sinon en totalité, du moins en partie appréciable.

Néanmoins, on serait mal venu d'affirmer que les révolutions passées n'ont rien donné du tout. Avant 89, le peuple était convaincu fermement que les rois et les aristocrates tenaient directement leur pouvoir du Très-Haut. Ce préjugé fut mis à mal par les philosophes du temps qui tapaient là-dessus en négligeant d'autres questions non moins importantes, parce qu'ils voyaient là la base même de la société d'alors.

Si nos pères n'avaient pas fait quatre-vingt-neuf, il est à peu près certain que nous serions encore traités comme les moutjicks de Russie, à l'heure actuelle.

La prochaine réussira-t-elle, il restera encore des minorités qui ne seront pas satisfaites et nous serons sûrement de ceux-là. D'ailleurs, vivrons-nous mille ans, nous serions toujours de ceux-là, parce que l'anarchiste a toujours soif de progrès, de liberté, de lumière. Nous sommes insatiables de mieux-être, ce qui est une condition indispensable du progrès.

J'entends dire couramment par des copains : Plus l'évolution sera longue, plus tard viendra la révolution et plus considérable sera le résultat.

## CONTRE BIRIBI



L'affiche ci-dessus, tirée en noir et or, est en vente au « Libertaire » au prix de 0 fr. 50 ; 0 fr. 60 francs.

Je conviens que ces paroles sont parfaitement exactes, mais ce qui me choque, c'est les petits airs satisfais que prennent ces copains en laissant tomber cette phrase de leurs lèvres.

On dirait qu'ils ne souffrent nullement de la société capitaliste et qu'ils peuvent attendre tranquillement le dénouement fatal.

Ah ! On peut sourire, quand nous parlons avec des flammes dans les yeux, de ce grand soir, que d'aucuns se plairont à tourner en ridicule.

Ceux-là ne doivent pas connaitre la misère, les privations, les jours sans pain et sans feu, le chômage, la maraille qui crie famine et tout le cortège de misères et de douleurs qui s'abatent sur une multitude de malheureux. Des pères de famille, dira-t-on, des crétins qui ne savent que procréer comme des lapins et se faire exploiter à merci, en somme des individus catalogués par certains copains de « peu intéressants ».

Les ouvriers chargés de famille sont peu intéressants : fallait pas qu'ils fassent des gosses. Les malheureux que l'on torture à Biribi ? Peu intéressants. fallait pas qu'ils aillent au régime. Et cetera, et cetera.

Ah ça, mais... qu'est-ce qui vous intéresse, vous autres ? Les voyages à la lune ?

Ces camarades qui raisonnent ainsi feraien des juges admirables ; ils n'admettraient pas l'irresponsabilité des individus. Peut-on se dire anarchiste, quand on croit encore au libre arbitre ? Je ne blague pas, on serait vraiment tenté de se demander cela. Mais si ces camarades sont, comme je le pense, déférantistes convaincus, ils doivent admettre :

1° Que si ces individus sont des abrus, ce n'est pas leur faute ;

2° Qu'énormément déterminés dans un sens, on peut les déterminer dans un autre. Donc, ces « abrus » sont intéressants.

(A suivre.)

L. Goirand.

## L'Agitation

### ROANNE

La campagne contre Biribi marche admirablement ici ; tous les hommes de cœur, à quelque parti qu'ils appartiennent, sont avec nous. Mais vous en jugerez mieux par le compte rendu ci-après, que donne le « Progrès de Lyon », de notre premier meeting auquel 500 personnes de toutes classes ont assisté, chiffre remarquable pour notre ville.

### CONTRE BIRIBI

Samedi soir, a eu lieu, à la Bourse du travail, le meeting de protestation contre Biribi, organisé par le groupe l'Avenir, la Bourse du travail, le parti socialiste unifié, le parti socialiste français, la Ligue des Droits de l'Homme, la Libre Pensée, les syndicats des apprêteurs, moulieurs, potiers, vendeurs de journaux, cuirs et peaux, plâtriers, employés de commerce, chemins de fer, pareurs et ouvriers du textile.

### LA GRANDE RÉVOLUTION

Par Pierre Kropotkin

Dans ce style clair, sobre et vigoureux qu'on lui connaît, l'auteur trace un tableau saisissant des faits, depuis la prise de Bastille jusqu'au début de la révolution mordorée. Il s'attache à mettre en évidence du peuple dans la Grande Révolution, et sans mitouche, aucun historien jusqu'à présent analysé et dégagé correctement l'action puissante et continue du peuple.

Un fort volume de 750 pages, 2 fr.

### BIBLIOTHÈQUE DES SCIENCES CONTEMPORAINES

Editions Schleicher frères

La Géologie, par H. Guéde. Origine historique de la Terre, 724 pages, 151 francs.

La Biologie, par Ch. Letourneau. Génie et lois de la vie, 500 pages, 113 francs.

La Botanique, par J.-L. de Lanessan. Evolution du régime végétal, 500 pages, 142 figures.

La Préhistoire, par G. et A. de Mortillet. Origine et antiquité de l'Homme, 710 pages, 121 figures.

La Physiologie générale, par le Dr Louis Pasteur. Evolution du régime végétal, 500 pages, 142 figures.

Chaque volume 1 fr. 90 pris au « Libertaire » ; 2 fr. 25 francs. — Cartonné : 50 centimes en plus.

### Comment nous ferons la Révolution

Par E. Pataud et E. Pouget

Un volume, pris dans nos bureaux : 3 fr. ; francs : 3 fr. 25.

### LES MARTYRS DE CHICAGO (1887)

Une brochure, avec portraits de Spies, Lingg, Fischer, Engel, Parsons, Fielden, Schwab et Neebe.

L'exemplaire, 5 centimes. Le cent, 3 fr. 50, francs.

## LES LIVRES

Réflexions sur l'Individualisme, par Manuel Devaldès. Une brochure. Bibliothèque du « Libertaire ». Prix : 1 franc.

Manuel Devaldès vient de réunir en une brochure : Réflexions sur l'Individualisme, de substantiels articles parus il y a quelques années ici même.

On retrouvera avec profit ces intéressantes critiques sur un sujet qui attire chaque jour l'attention des penseurs et dont on ne peut, malgré les nombreuses études parues depuis, trouver d'exposé plus succinct, plus précis et d'une compréhension plus nette.

Un des premiers, Manuel Devaldès semble avoir donné aux idées individualistes leur importance sociale et toute leur signification libertaire ; il a contribué à présenter l'anarchisme non comme une révérence optimiste et lontaine, mais, comme une philosophie basée sur des prémisses réalistes ayant son utilité pratique dès à présent et devant se développer d'une manière presque mécanique vers un avenir d'irreligion et de libre équilibre.

Il s'agit, dans ces Réflexions, de l'individualisme anarchiste tel que Max Stirner l'a développé en ce livre capital : L'Unique et sa propriété.

Tout d'abord, l'auteur définit le terme, montrant bien la différence entre l'individualisme bourgeois et l'individualisme libertaire, et dit de combien d'ignorance font preuve ceux qui entendent par là un strict isolement sentimental et social ou la stérile dépendance de nos barbares envers certains instincts de leur animalité et il enseigne aux ignares que l'on doit entendre, plus simplement : le non-conformisme au milieu, la différence dans la manière de penser, l'autonomie dans l'association.

L'individu est un « unique » ; il n'est pas, en effet, deux êtres semblables ni deux êtres aux destinées semblables ; il faut donc que, malgré toutes les fusions que la vie leur impose et que leur sensibilité réclame, les hom-

mes respectent, conservent et développent pour leur joie et leur complète réalisation ces différences qui sont leur richesse commune.

Cultiver la différence sera, je crois, la plus féconde des conséquences individualistes ; à elle seule elle prépare toute une renaissance.

En quelques pages, Manuel Devaldès nous dit ce que seront la morale et l'association individualistes.

La morale en sera une création individuelle et non un enseignement dogmatique et mensonger ; elle sera la morale d'un individu réel, de chacun et non celle d'un type fictif que l'on prétend parfait, mais qui est laid parce qu'il n'existe pas. La morale individualiste ne connaîtra pas le bien et le mal en tant que catégories fixes, non plus que le devoir, credo extérieur qui veut régner sur la conscience, ni le droit, masque inconsistant qui ne parvient pas à cacher l'inéluctable loi du plus fort. Et l'individu déniera toute valeur à ces systèmes tout faits qui aspirent à englober, pour son honneur, l'humanité entière et qui invoquent pour s'imposer des raisons qui ne sont pas à sa mesure ; si beau que puisse apparaître l'idéal il n'est qu'une apparence qui ne doit pas se transformer en un impératif et se substituer à la conscience individuelle.

Débarrassé de toute religiosité, l'individu ne croira qu'en soi, ne reconnaîtra que les volontés de ses semblables ; cette morale conduira à des groupements rationnels suivant des intérêts communs, à des centraux de compensation véritable, à une libre justice utilisatrice, relative et variable. En place de l'esclavage, association obligatoire et permanente que lui impose aujourd'hui la société sous les noms de civisme, de solidarité nationale, etc., l'individu créera selon son initiative de passerelles fédérations.

Les formes sociales seront bien alors de simples moyens mis au service de l'unité sociale et non des buts en elles-mêmes.

Cette conception individualiste, qui incite à faire du « moi » le créateur et la raison de sa propre activité, qui ne reconnaît aucune cause supérieure à laquelle la volonté doive se soumettre, nous libère de tout le passé —

et même d'un certain présent révolutionnaire — agenouillé devant les œuvres de sa foi ; de milliers pensées autoritaires aux aspects généraux et libéraux qui errent et se découvrent à chaque instant ; elle a l'avantage de nous mettre en garde contre les Grandes Idées, les Sublimes Idéals, ces éblouissements qui empêchent d'apercevoir leurs conditions cachées, leurs conclusions dernières et font que l'être s'efface et s'oublie jusqu'à n'être plus qu'un instrument et la victime de leur domination.

Cet individualisme tend à donner à l'homme un salutaire esprit d'analyse, une grande confiance en soi et une conscience excessive, forte, réfractaire aux dangers entraînements extérieurs ou ne s'y rallient qu'

Un nombreux auditoire était venu manifester son indignation, apporter sa part de solidarité aux malheureuses victimes des bagnes sud-africains que Grandjouan, dans une affiche apposée vendredi sur nos murs, montre de saisissante façon.

Après avoir déclaré que la réunion est publique et contradictoire, le citoyen Roche, président, donne la parole au camarade Berthet, du comité de défense sociale de Saint-Etienne.

Celui-ci remercie les citoyens roannais d'avoir répondu en aussi grand nombre à l'invitation qui leur a été adressée et dit que tous les efforts du prolétariat doivent tendre à faire sombrer le système d'atrocités, de douleurs et d'iniquités qui règne à Biribi. Il fait le procès des institutions basées sur la force et l'arbitraire, énumère les tortures subies par les récues et retrace la vie d'Aernoult, l'infortunée victime des compagnies de discipline. Il termine en rendant hommage à Rousset qui, pour avoir clamé la vérité en dénonçant un crime, fut condamné à cinq années de prison.

Le citoyen Biron, délégué de Lyon, dans un discours clair, souvent élégant, toujours documenté, passe en revue les souffrances endurées par de malheureux jeunes gens trop cruellement châtiés pour une heure d'égarement ; il rappelle la mort d'Aernoult et celle de Pierre Serre, dont le « Progrès » a, dit-il, entretenu ses lecteurs.

Il adresse un chaleureux appel à tous les gens de cœur, à tous les républicains pour qu'il s'inscrive comme au temps de l'affaire Dreyfus et impose à tous les gouvernements la suppression des enfers de l'Afrique, des bagnes militaires indignes d'une nation comme la France.

Cette belle et noble réunion est accueillie par les applaudissements de toute la salle.

Enfin, le citoyen Lebel de Roanne, engage les électeurs à refuser désormais leurs suffrages aux candidats qui approuvent les atrocités commises à Biribi par des bourreaux assurés de l'impunité.

A l'issue de cette réunion, l'ordre du jour suivant a été voté à l'unanimité :

« Les citoyennes et citoyens roannais, réunis le 6 août, à la Bourse du travail, pour protester contre les bagnes de Biribi, adressent au vaillant Rousset leur vive sympathie pour l'acte de courage qu'il a accompli en lançant un cri de justice aux assassins du malheureux Aernoult, acte de courage et de vérité qui lui expie par cinq années de prison ; s'engagent à faire une agitation énergique pour obtenir la suppression des compagnies de discipline et de tous les bagnes militaires ; veulent aux victimes de l'oppression militarisée et capitaliste tout leur espoir pour leur libération prochaine ; sommètent aux gouvernantes de mettre en pratique leurs multiples promesses relatives aux conseils de guerre ; adressent aux bourreaux et aux chefs responsables leur plus profond mépris : se séparent aux cris de : A bas Biribi ! A bas la justice civile et militaire ! »

### Les mouchards amateurs

Anty excursionné dans la capitale de Belle-Ile-en-Mer, c'est-à-dire au Palais, nous revenions, ma compagne et moi, pour nous embarquer pour Quiberon, lorsque je fus pris à part par un gendarme me priant de lui donner quelques renseignements confidentiels » et ce, sur la réquisition d'un individu qui m'avait vu, en ville, déposer dans la boîte aux lettres d'un immeuble une brochure dans laquelle il avait relevé certains passages trop réalistes (questions sexuelles) qui l'avaient effarouché, parait-il.

Ce mouchard amateur m'avait reconnu peu après et m'avait désigné audit gendarme (qui était accompagné d'un douanier).

Après diverses explications, il me demanda de lui communiquer mon état civil, ce à quoi j'acquiesçai volontiers, ne cherchant point à me cacher ; puis il me promit une enquête, regrettant de me causer des ennuis, etc. Après cela, nous pûmes, enfin, nous en aller.

J'aurais aimé avoir une conversation avec le policier-amateur, mais le temps pressait et du reste, il avait... disparu.

Henri Zisly.

## Communications

### PARIS

**La libre Discussion.** — Les camarades pouvant s'intéresser à un travail positif se réuniront mercredi soir 17 août à 9 heures, chez Trine, 90, quai de l'Hôtel-de-Ville.

Munimera sera une causerie sur le sujet : Tout effort doit-il rester stérile ?

**Contre Biribi.** — Notre camarade René Dolé partant de Paris à la fin d'août pour se rendre en Provence prévient les camarades des localités qui se trouvent sur le réseau P.-L.-M. qu'il se tiendra à leur disposition pour donner des conférences gratuites sur le sujet : A bas Biribi.

Toutes ces conférences seront entièrement à la charge des organisateurs. Indiquer le nombre des affiches qu'ils désirent afin de procéder à la confection d'une affiche type (format colonne) d'un grand tirage, pour diminuer le prix de revient.

Ecrire de suite à René Dolé, imprimeur communiste L'Espérance, 1 et 3 rue de Steinkerque, Paris (18<sup>e</sup>).

**Foyer populaire de Belleville.** 5, rue Henri Chevreau, anciennement causeries populaires. Mercredi 10 août, 8 h. ½, compte rendu des débats pour l'éclairage.

### SAINT-DENIS

**Bourse du Travail.** — Samedi, 13 courant, à 8 h. ½ du soir, salle Ferrer, à l'Avenir social 17, rue des Ursulines, conférence publique. Sujet traité : Syndicalisme et Coopération. Précédent la parole : Henriette, de la Bourse des Coopératives ; Philippe, du groupe d'études coopératives de l'Avenir Social ; Tabard de l'Union des Syndicats. Entrée libre.

**ANTICLERICALISME ET DIVERS**

Réponse aux paroles d'une croyante (Sébastien Faure), nouvelle édition..... 0 40 0 15

L'École antichambre de caserne et de sacrifice (Davout)..... 0 40 0 15

Les sacres de Dieu (Séb. Faure)..... 0 40 0 20

La Commune dans l'U.P. (E. Girault)..... 0 40 0 20

La doctrine des Egaux (Extrait des œuvres de Babeuf)..... 0 50 0 60

Le Syndicalisme révolutionnaire (V. Gauthier)..... 0 40 0 15

L'action directe (Pouget)..... 0 40 0 15

Les bases du syndicalisme (Pouget)..... 0 40 0 15

Les métiers qui tuent (Léon Bonnefond)..... 0 70 0 75

Les Terrassiers (L. et M. Bonnefond)..... 0 45 0 20

Les Employés de magasin (L. et M. Bonnefond)..... 0 45 0 20

Les Boulanger (L. et M. Bonnefond)..... 0 40 0 20

\*\*\*

**ANTIMILITARISME**

Réponse aux paroles d'une croyante (Sébastien Faure)..... 0 45 0 20

Nos Seigneurs les Évêques (Hanniot)..... 0 05 0 10

Fin de la consécration, commencement de la Révolution (Gohier)..... 0 20 0 25

La peste religieuse (Jean Most)..... 0 10 0 15

Entrée d'un philosophe avec la Maréchal (Diderot)..... 0 40 0 15

Dieu n'existe pas (D. Emissian)..... 0 05 0 10

Le Néant (incompatibilité de l'âme) (Lip)..... 0 50 0 55

Le panache révolution (Jean Grave)..... 0 40 0 15

Juste (Fischer)..... 0 45 0 20

Les Incendiaires (E. Vermesch)..... 0 10 0 20

Le procès des quatre (Almyrad)..... 0 20 0 25

L'Education de demain (Laisant)..... 0 45 0 20

L'amour libre (Mad. Verner)..... 0 10 0 20

Immortalité du mariage (Chaughi)..... 0 10 0 15

Pages choisies d'Aristide..... 0 10 0 15

Opinions subversives (Clemenceau)..... 0 15 0 20

L'Internationale, documents (James Guillaume), 15 volumes..... 5 5 40

Les Hommes de révolution (Michel Zévaco, Jean Jaurès, Ernest Vaugeois, J.-B. Clément, Sébastien Faure, Guesde, Allemane, Géraud-Richard, La livraison)..... 0 40 0 15

Vers la Russie libre (A. Bullard)..... 0 40 0 45

Réflexions sur l'individualisme (Devaldés)..... 0 80 2 \*

La Hiérarchie des pouvoirs (Père Barbasson)..... 0 05 0 10

L'anarchie et l'Eglise (E. Reclus)..... 0 10 0 15

A bas les morts (Girault)..... 0 05 0 10

\*\*\*

**CARTES POSTALES**

Portraits de Ferrer et de S. Villafane..... 0 40 0 15

La mort de Ferrer (Leurs arguments)..... 0 10 0 15

Vues de l'Avenir social (12 cartes)..... 0 75 0 95

Vues de « La Ruche » (12 cartes)..... 0 60 0 70

Cartes postales anticlericales (10 cartes)..... 0 60 0 70

\*\*\*

### VOLUMES

#### ANARCHISME

L'Anarchie (Kropotkin)..... 1 1 10

L'Anarchie, son but, ses moyens (Grave)..... 2 75 3 25

La Conquête du Pain (Kropotkin)..... 2 75 3 25

**Les Causeries libres.** — Les copains, leurs enfants et leurs compagnes qui veulent prendre part à la balade organisée par les Causeries, dimanche 14 août à Ecouen, sont priés de se trouver à 9 heures ½ du matin à la porte de Paris, point de départ. On peut emporter son manger : le prix d'aller et retour est de 0,95.

Au cours de cette balade le camarade Francis interprétera les œuvres de Ch. Davray.

Maxime Arénalera fera une causerie sur : L'homme et la terre.

Les copains d'Aubervilliers et de Pantin sont invités.

qui concerne le groupe, adresser la correspondance à J. Caplanché, 78, rue Cuvier.

### LYON-VILLEURBANNE

Le groupe l'Aube Nouvelle, invite tous les militants à assister à la réunion qui aura lieu le mercredi 16 août, à 8 h. au soir, chez Nové, 143 cours Lafayette-Prolongé.

Ordre du jour : Organisation, 1<sup>re</sup> d'un meeting en faveur de Roussel ; 2<sup>o</sup> D'une grande manifestation lors de la venue du ministre de la guerre à Lyon.

### MARSEILLE

Les camarades qui désireraient se procurer l'Education Sociale, par Jean Marescan, et voulaient éviter des frais de poste sont avertis qu'ils trouveront le volume à l'Association Coopérative des Coiffeurs, 53, rue Vacon (place de la Bourse).

### PONTOISE

Groupe d'Etudes sociales. — Réunion du groupe le samedi 13 août à 8 h. ½ au siège social, 14, rue Delacour (place du Grand Martroy). Cau

Sur l'Idée de Patrie et la propagande anti-militariste.

### REVIN

Jeudi 18 août, conférence sur Biribi, par E. Girault. Tous les copains des environs sont priés d'y assister.

### ROUEN

Jeunesse syndicaliste révolutionnaire. — Tous les mercredis, réunion à 8 h. ½ du soir, salle Bourse du Travail.

Mercredi 17 août, causerie par un camarade sur : L'Action de la J. S. R.

Les lecteurs de la Guerre Sociale, du Libérateur, des Temps Nouveaux, et tous les révolutionnaires sont instamment invités à donner leur concours à la J. S. R.

### SEINE-ET-OISE

Appel aux camarades communistes de Seine-et-Oise. — Les camarades révolutionnaires, anarchistes, ayant à cœur le développement de l'idée communiste et désireux de lutter efficacement contre le leur parlementaire, sont invités à se mettre en relation avec le groupe d'Etudes Sociales de Pontoise. Les camarades de ce groupe vont essayer de former une fédération communiste en Seine-et-Oise. — Ecrire au camarade Dauphin, 31, place du Grand-Martroy, Pontoise (Seine-et-Oise).

### SAINTE-ETIENNE

Lundi, 15 août, à dix heures du matin, réunion chez Mathias (au Petit Coin) pour la confection du journal l'Impitoyable.

### TOURS

Groupe de propagande et d'éducation anarchiste. — Restaurant Lestrade, 76, rue Bernard-Palissy, samedi 13 août, à 8 h. ½, causerie : Conseils aux jeunes gens et aux vieux, par un camarade.

### VIENNE

. Causeries populaires, 11, rue du 4-Septembre réunion tous les mardis, jeudi, samedi. Mercredi cours d'espérance.

Samedi, 13 août, causerie sur le Néo-Malthusianisme.

Ballade des 14 et 15 août. Départ à la gare de Sainte-Colombe, le dimanche 14 à 7 h. 28 du matin.

Les camarades emporteront leurs provisions de bouche ou en trouveront en cours de route à

### THEATRE

Centre la nature (Robin)..... 0 10 0 15

Maithus et les néo-malthusiens (Robin)..... 0 10 0 15

Pain, loisir, amour (P. Robin)..... 0 10 0 15

La grève des ventres..... 0 15 0 20

Moyens d'éviter les grandes familles (Malo)..... 0 30 0 35

Les Ayons peu d'enfants (Frankel)..... 0 10 0 15

Génération consciente (Frankel)..... 0 75 0 85

Préservation sexuelle (Lip Tay)..... 0 75 0 85

Prophylaxie sexuelle ..... 4 »